

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 10

Artikel: Les cousins de la ville
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LO RAI DAI GAFNISTAN PE LOZENA

Le roi d'Afghanistan et la reine ont visité Lausanne. Les journaux.

VO ti, tant que vo z'ête, vo séde que l'è vegniâ l'autr' hî, pè Lozena, l'eimpeureu de clli payî que lâi diant lo Gafnistan. L'avâi prâi avoué li l'eimpeureusa. Lè crouie leingue de per lé — ein a assebin à cein que parâit — preteindant que n'a pas voliu lo laissi veni solet, damachein lè tserrâire à fenne pè la vela. L'avâi avoué li tota onne tropa de dzein po lo gardâ, li et l'eimpeureusa. Cliâo coo de teppa, tsî no, on lâo dit dâi grôche courtene, per lè, lè z'appelant dâi nuque, dâi grôche nuque, prâo su. Dein ti lè payî, teind pè Saint-Laurent âo téa rome quemet on dit.

Monsu l'eimpeureu l'è dan z' à Lozena et lo premi affère que l'a fé, l'a demandâ iô l'êtâi lo Conteu. On monsu que l'êtâi pè la Riponna lâi a montrâ la tserrâire et l'è eintrâ dein l'ottô.

— Bondzo, stâo z'ami ! que l'a de dinse. E-te vo lo Conteu ?

— Lâi su por ion, que lâi é de. Que lâi a-te po voutron servîço.

— Ie su l'eimpeureu dâo Gafnistan !

— Vouaih...

— L'è quemet vo lo dio. L'eimpeureusa m'at-pè Saint-Laurent âo téa rome quemet on dit.

— Vo faut vo seta su cllia chôla. L'è dza pas la filiâo dâi chôle, mâ on n'è pas tant retso ! Vo compreindê !

Et lo râi s'è setâ. Po fiè, n'è rein fiè. L'è on grand coo avoué dâi biau z'hailon tot nôovo et onna gravata bregolâie. Bouna façon, lâi a pas à dere.

— Adan, que no z'a de dinse, vo foudrâi m'envoyî lo Conteu à ma carrâie, dein ma capitâla. Ie pâio riche raque.

— Vo z'ête bin sadzo de lière lo Conteu, mâ à cô faut-te l'envoyî ?

— Eh bin ! betâ pî lo nom de ma fenena, la Marie ! âo petoùt mon outra fenena, la Méry !... Nâ einvoyî-lo à la Sophie, l'è stasse que i'âmo lo mî... Ao bin à la Djudî, ... à mein que sâi à la Sylvie que l'è dzalosâ quemet on tigre ! Vo séde prâo, quand on a dâi pêtâie de fenne, sè faut tsouyî.

— Vo z'ein âi dinse dâi mouî ?

— Dâi mouî ? Dite pi dâi rebattâie.

— Et vo pouâide vo z'accordâ avoué tote. Tsi no, ein a tant que pouant pas pi s'accordâ avoué iena, principalameint quand on reste trâo pâ pè lo cabaret. Prâo su que vo féde doû l'hî, ion por vo, l'autro po tote voutrè fenne.

— L'è su, et quand djûvo âo yasse trâo tâ, m'ein vé dremî tot solet âo pâilo derrâ !

— Mâ, dite mè vâi ! monsu lo râi, mè vint que onn'idée. Avoué tote voutrè fenne, vo dussâ avâi on mouî de balle-mère ?

— L'è su, mâ on s'arreindze po ein avâi quaque z'ene de moins. Dinse se lâi a dhî femâle dein onna famille, on lè mârye tote lè d'hî ein on

iâdzo. Cein ne fâ jamé qu'onna balla-mère. Tot parâi, m'ein reste oncora treinte-nâo.

— Mâ ! mâ ! treinte-nâo ! Et âo bounan quand vignant vo baillî lo bondzo, tote cllia balle-mère ein on iâdzo, cein dusse ître épouârâo ?

— Prâo ! Dein lo teimps, on ein medzive quaque z'ene. Mâ ora l'è dèfeindu. D'ailleu lâi avâi rîdo à croussi. Ora, âo bounan, m'ein vé fére on tor, dinse su tranquillo...

Mâ, vo mè féde babelhî. Su on bocon pressâ. Su su que l'eimpeureusa bourme lé. Mè recoumando po lo Conteu.

— Oï, mâ... à la quinta de voutrè fenne ?

— Eh bin ! po tote lè z'arreindzî, einvoyî mè z'ein atant que de fenne.

— Mâ guiéro ?

— Vo n'âi qu'à comptâ : Treinte-nâo balle-mère, la mâitî à dhî femâle, l'autra mâitî à nâo. Féde pi âo tubotu. A revère !

— Bondzo, monsu lo râi. Ein vo bin remâcheint !
Marc à Louis.

Une histoire de chien. — Voici un exemple amusant de l'intelligence dont font souvent preuve nos frères inférieurs.

Quand il était à Jersey, Victor Hugo avait un chien qui lui menait baigner tous les matins sur la plage.

Le chien détestait fort ces baignades. Un jour, le toutou fut enrhumé. Il toussait beaucoup ; Victor Hugo qui l'aimait tendrement, le fit soigner avec sollicitude, et, bien entendu, on suspendit les baignades. Le temps passa, le chien fut guéri ; comme il faisait très chaud, on voulut de nouveau mener la bête à la mer.

Mais la voilà qui se met à tousser à fendre l'âme ; voilà Victor Hugo désolé, recommençant à soigner l'animal, à le dorloter et à éviter toute cause de refroidissement.

Le chien guérit une fois encore, et le poète, un matin, s'apprête à sortir ; il siffle son compagnon à quatre pattes, qui suppose bien qu'au bout de la promenade il y a la plage et le bain détesté, et qui se met à tousser, à tousser comme jamais il n'avait fait jusqu'alors.

Il fallut se rendre à l'évidence. Le chien avait compris : lorsqu'il était enrhumé, on ne lui imposait plus les baignades ; il lui suffisait de tousser pour qu'on le laissât tranquille, et il était devenu un simulateur de première force !

Victor Hugo nommait son chien : Sénat. Mais qui n'a pas ou n'eut pas un chien favori ? Balzac adorait Mouche ; Dumas avait Mouton ; Alphonse Karr : Freischütz ; Sarcely : Toc ; Zola : Pinpin ; Coppée : La Truffe ; Gyp appelle sa chienne : La Truille ; Saint-Saëns, sa griffonne : Lisette ; M. Claretie, son caniche : Trim ; Mlle Cécile Sorel a près d'elle Athos ; Mistral a Pain-Perdu.

LES COUSINS DE LA VILLE

MON té, que le bon Dieu a eu raison de faire le dimanche, pensa Mme Badoux en refermant sur elle la porte de sa chambre, au moins on a un petit moment de temps en temps pour souffler. Je m'en vais m'étendre sur le canapé jusqu'à deux heures, deux heures et demie, et puis après je lirai ce livre que la cousine Augustine m'a prêté... Ce sera assez vite d'allumer le feu à cinq heures, comme ça je serai bien reposée...

Autour de Mme Badoux, tout était douceur, paix et silence. Eugène, son mari, dans la chambre à coucher dormait à poings fermés, les enfants étaient à l'école du dimanche (admirable institution). Ida, la servante, en brillants atours était allée trouver ses parents au village voisin... Une petite brise discrète et timide jouait avec les

rideaux et, sur le plancher de sapin, bien blanc et frais émoulu des nettoyyages de printemps, le soleil faisait danser en mesure les branches du tilleul en train de gonfler ses bourgeons.

Tout en s'installant sur le canapé, en tapotant le coussin qui allait lui servir d'oreiller, Mme Badoux songeait à toute la besogne abattue dans la semaine écoulée. Dieu merci, le jardin commençait à prendre bonne tournure. Tout ce vieux coin de choux de Bruxelles était arraché et prêt à labourer, les pois n'avaient qu'à lever, mais c'était surtout ce grand carré d'oignons qui lui faisait plaisir. Enfin, elle avait travaillé, oui, elle pouvait le dire et ce moment de repos, elle l'avait bien gagné. Avec un soupir d'aise, elle s'étendit et ferma les yeux. Dans le silence dominical, le bourdonnement d'une mouche prisonnière d'un rideau faisait le tintamarre d'un jazz-band. Cette pauvre mouche... Oui, il faudrait la délivrer. Mais on était si bien étendu sur ce canapé, c'était trop pénible de se lever. Cette mouche, après tout, cette mouche... Mme Badoux dormait.

Elle était depuis cinq minutes dans le pays des rêves, lorsqu'un grand bruit la fit se redresser avec effarement. D'abord, elle crut qu'un avion tombait sur le toit, mais c'était une auto qui passait devant la maison, grinçait des freins et stoppait.

— Mon Dieu ! fit-elle, saisie d'un pressentiment.

Elle ne bougea pas, cependant, gardant l'espoir que l'auto allait tout doucement repartir, pour lui permettre de se rendormir, mais un charivari de voix joyeuses et un grand coup de marteau dans la porte d'entrée tuèrent net cette illusion.

— Les cousins de Lausanne ! murmura-t-elle avec une morne résignation. L'instant d'après elle était à la porte, épressée et joyeuse, parée de son plus beau sourire. Le cousin, la cousine, la grand'maman, les enfants, ils étaient tous là.

— Je suis sûre qu'on vous déränge, disait la grand'maman, nous n'aurions pas du venir avant trois heures, vous dormiez.

— Mais non, bien sûr que non, vous nous faites bien plaisir, entrez vite. Eugène va descendre, il sera bien content, quelle bonne surprise !

Alarmé à son tour, M. Badoux descendait, forçant ses paupières en pleine rébellion à rester ouvertes. Il souriait aussi, la main tendue.

— Oui, oui, disait-il, pour une bonne surprise, c'en est une.

Déjà, une bougie à la main, il descendait à la cave, tandis que Mme Badoux transportait des chaises dans le verger et les arrangeait en rond sous un cerisier où sur les branches encore noires, s'allumaient de petites étoiles blanches. Les cousins s'extasiaient. Comme l'herbe était verte !... et voilà les cardamines qui commençaient à fleurir. Ah ! que c'était beau, la campagne, et comme ils avaient bien fait de venir.

Mme Badoux approuvait, mais d'un air inquiet regardait la route dans l'espoir d'y voir apparaître ses enfants. Il fallait des biscuits pour prendre avec ce verre de vin, dès que Juliette serait là, elle l'enverrait au magasin. Mais serait-il ouvert ? Après tout, peut-être y avait-il encore quelques bricelets dans la boîte. Seulement, ces bricelets, il valait peut-être mieux les garder

pour le goûter. Que pouvait-elle offrir, au goûter ? Il y avait bien ce gâteau au raisiné, mais il était cuit de la veille, on ne pouvait pas l'offrir à des gens habitués à manger des bonnes choses.

— Vous avez l'air tout songe-creux, cousine Cécile, dit la grand'maman, je suis sûre que vous êtes fatiguée, nous avons eu tort de venir avant trois heures.

Mme Badoux protesta, aussi sincèrement que possible. Elle aimait bien ses cousines qui si souvent lui étaient venues en aide quand les enfants étaient petits en lui donnant des vêtements encore tout bons, et elle était fière aussi de l'amitié que lui témoignaient ces deux dames instruites et bien élevées, toujours si bien habillées. Non, réclément, elle ne pouvait pas leur offrir ce gâteau au raisiné, il fallait en tous cas cuire un saucisson. Si seulement Ida revenait, elle pourrait cueillir du rampon pour faire une salade, mais il ne fallait pas l'attendre avant la nuit noire. Le cousin racontait son dernier séjour à Paris. Huit ans plus tôt, Mme Badoux y avait été en voyage de noces. Ces quinze jours de vacances, les seules de sa vie active, lui avaient laissé un souvenir délicieux, et elle adorait entendre parler de la prestigieuse ville. Elle prêta l'oreille un instant, mais le souci du goûter la reprit vite. Oui, un saucisson et de la salade, du beurre et des confitures et peut-être des croûtes dorées. Ce serait un goûter bien campagnard. Si seulement Ida revenait pour cueillir du rampon.

Dès que la conversation fut bien établie, elle partit discrètement, mit un tablier et alla cueillir du rampon. Elle choisit le beau, et ce fut vite fait. Elle hésita à aller s'asseoir près des cousins pour le nettoyer, et prévoyant qu'on voudrait l'aider, et qu'il lui faudrait revenir chercher des tabliers et des couteaux, ce qui lui prendrait beaucoup de temps, elle l'éplucha bien vite à la cuisine. Elle entendait les enfants, les siens et ceux de la ville, qui, autour de la maison jouaient en criant comme des petits sauvages.

— Ils vont empêcher les garçons de faire la posée, se dit-elle, ça va les mettre de mauvaise humeur.

Le rampon fini, elle regarda la pendule pour savoir si elle avait le temps de retourner un moment près de ses visites. Oh ! comme il était tard ! Vite, elle monta au grenier décrocher un saucisson. Puis, songeant que hier tous les œufs avaient été vendus au marché, elle courut au poulailler. Mais il n'y en avait que trois. Quelles paresseuses que ces poules ! Il n'y avait pas de quoi faire beaucoup de croûtes dorées... juste pour les cousins. Bon, voilà qu'elle était montée au grenier et avait oublié de descendre un pot de confitures. L'esprit qu'on n'a pas à la tête... Elle monta de nouveau. Et alors, ce fut l'heure d'allumer le feu. Mais voilà qu'Ida, pressée de mettre sa robe du dimanche avait négligé d'apporter du petit bois. Promptement, il lui fallut monter sur le bûcher et jeter en bas un fagot. Cinq minutes plus tard, le feu flambait sous le saucisson qui doucement s'attendrissait dans la marmite. Mme Badoux, alors, débarrassa la table de la chambre pour y dresser le couvert. Pas croyable tout ce qu'on pouvait amonceler sur une table. Juste au moment où elle finissait de disposer les tasses, Eugène entra.

— Ecoute-voir, dit-il, il te vaut mieux mettre la table dehors, j'ai déjà porté les chevaux et le grand couvert, j'ai vu que ça faisait plaisir aux cousins.

— Oui, j'y ai bien pensé, mais je me suis dit que comme la grand'maman était plutôt sujette aux douleurs...

— Oh, elle dit qu'il fait bon chaud et qu'elle ne risque rien.

Mme Badoux soupira. Elle ramassa tout ce qu'elle avait disposé sur la table, refit son sourire un peu endommagé, et s'en fut dehors.

— On vous donne bien du travail, pauvre cousine Cécile, dit la grand'maman, laissez-moi vous aider un peu, je vais chercher le pain, je sais où vous le tenez.

Mais Mme Badoux ne tenait pas autrement à

ce que la grand'maman aille dans la cuisine. Hier, Ida était restée au champ jusqu'à la nuit, et n'avait pas eu le temps de faire briller les ustensiles qui avaient mauvaise façon. Elle se multiplia donc elle-même et vint à bout de tout. Tandis que les cousins, en s'exaltant, mangeaient le saucisson, elle fit les croûtes dorées puis, par convenance, s'assit trois minutes à table. Mais elle ne tenait pas sur sa chaise en pensant qu'elle n'avait encore soigné ni les poules ni les cochons et qu'il lui fallait aller mettre la table à la cuisine pour les deux garçons qui ne se souciaient pas de venir goûter en élégante société. De temps en temps, dans le fallacieux espoir d'y voir apparaître Ida, elle regardait la route, puis elle lançait un coup d'œil mécontent vers Juliette à qui elle n'avait pas eu le temps de mettre un tablier, et qui tachait sa robe du dimanche. Oui, il lui fallait absolument s'évader pour donner le souper aux garçons, Hermann devait être revenu de la laiterie. Seulement, voilà qu'ils sentiraient cette bonne odeur de croûtes dorées et qu'il n'y en avait plus pour eux... Si au moins il leur en restait chacun une. Mais non, voilà le cousin qui prenait la dernière. Enfin tant pis, ils auraient le gâteau tout pour eux. Oui, il fallait aller. Pourtant, elle aurait bien voulu rester encore un moment à table, elle était fatiguée, et la conversation était intéressante ; le cousin était un homme si instruit et Eugène savait le faire parler. Mais il fallait aller.

Elle s'éclipsa sans bruit et à la hâte, soigna bêtes et gens... Quand elle retourna au verger, les cousins se préparaient à partir. Le moteur ronflait déjà, on avait juste le temps de se faire des adieux et d'échanger des phrases aimables : « Quel plaisir nous avons eu... » « Quel plaisir vous nous avez fait... revenez bientôt ».

L'auto bourdonna comme un gros insecte, s'éloigna avec précaution, prit de la vitesse et s'enfuit. En soupirant, Mme Badoux rentra dans la cuisine. Il y avait partout de la vaisselle sale, et Ida n'était pas revenue. J.-L. Duplan.

BOÛTAGES

Un de nos amis, récemment arrivé à l'hôtel s'aperçoit après son court séjour qu'il a laissé son parapluie dans la chambre qu'il occupait... Il bondit à l'hôtel et s'adresse au gérant :

— Monsieur, voici mon nom... j'occupais ici il y a deux jours la chambre 45. J'y ai laissé mon parapluie.

— Désolé, monsieur, mais nous avons des ordres formels pour ne déranger à aucun prix le jeune ménage qui occupe actuellement la chambre 45.

— Mais, monsieur, pourtant...

— Montez, monsieur, mais à vos risques et périls.

Arrivé devant la porte du 45, notre ami hésite à frapper... indiscrettement il prête néanmoins l'oreille, et voici ce qu'il entend :

— A qui c'est cette petite bouboche ?

— C'est à Kiki !

— A qui c'est, ces petits yeux-là ?

— C'est à Kiki !

Alors, il frappe à la porte, et dit :

— Quand vous en serez au parapluie, je vous reviens... il est à moi !... * * *

Les Durand habitent la banlieue... c'est leur droit. M. Durand a établi jusqu'ici le record de la perte des parapluies. Il a perdu le sien, celui de sa femme, celui de la bonne.

Madame Durand refuse énergiquement de lui en prêter à nouveau.

Dans le train qui l'emmène à Paris, M. Durand s'assied en face d'un vieux monsieur et à l'arrivée M. Durand — par mégarde — s'empare du dit parapluie... Protestation du monsieur...

— Je m'excuse, c'est par mégarde... rougit M. Durand.

— On dit ça ! rétorque aigrement le vieux monsieur.

Mais voici qu'en passant devant un grand magasin, M. Durand aperçoit une pancarte flamboyante :

OCCASION ! PARAPLUIES 9 fr. 95.

C'est à n'y pas croire - M. Durand entre, achète trois parapluies, pensant en avoir pour sa semaine. Et c'est, triomphant, qu'il monte dans le train de retour. Le même monsieur y est installé. Voyant M. Durand serrant dans ses bras ses trois parapluies, il sourit narquoisement :

— Bonne journée, hein ? * * *

Dans un grand restaurant. Brusquement un monsieur livide se précipite vers une table où dîne, solitaire, une fort jolie femme.

— Madame, vite, vite, indiquez-moi les lavabos ! La dame, alors, lève la tête et, indiquant une porte :

— Au fond de la salle, vous verrez une porte où est inscrit « Gentlemen »... et vous entrerez... quand même...

LE ROLE DU « CONTEUR VAUDOIS » DANS L'HISTOIRE



ES lecteurs du « Conteur » se souviennent peut-être de l'article paru le 24 avril 1926, dans lequel cet excellent journal rappelait l'adage *in vino veritas*, en assurant que les entretiens diplomatiques à Genève, de mars 1926, n'eussent pas abouti à un décevant fiasco si les matadors de la Société des Nations avaient discuté de leurs soucis et de leurs misères non pas autour de tasses d'un thé sans force et presque sans couleur, mais devant des verres remplis du nectar de nos vignes vaudoises. Le thé leur permit de minauder, de travestir leurs pensées, tandis que le vin de chez nous aurait mis à jour et leurs cœurs et leurs ténébreuses intrigues, à condition toutefois qu'aucun des participants à l'agape n'eût cherché à faire boire son partenaire, pendant que lui-même se serait, en fripon, abstenu de s'ingurgiter sa juste part. Je ne sais comment cet article parvint à la connaissance de M. Aristide Briand, le grand chef du Quai d'Orsay, à Paris, qui, trouvant l'idée fort judicieuse, s'empressa de la classer dans le monde touffu des souvenirs qu'il tient à conserver. En automne 1926, lors de la session de l'Assemblée de la Société des Nations, la chose lui revint à la mémoire et il voulut éprouver la méthode du « Conteur ». Le 17 septembre, il s'en fut de Genève, ainsi que chacun le sait, dîner à Thoiry en compagnie de son compère M. Stresemann, délégué de l'Allemagne. Le menu excellent fut arrosé des meilleurs crus de Bourgogne et sous l'influence généreuse des premières gorgées d'un vin dégusté en connaisseurs, nos deux ministres tombèrent d'accord d'abandonner un instant la rigidité officielle et de causer à cœur ouvert, sans grandes phrases et sans réticences habiles, comme deux hommes parfaitement bien intentionnés.

La presse de l'ancien et du nouveau monde s'est occupée à profusion des propos que l'on prétendait avoir été échangés à cette occasion, chacun prétendant en savoir plus que son voisin. Quant à nous, ce n'est pas cela qui nous intéresse, puisque nous ne désirons que connaître le résultat de la méthode préconisée par le « Conteur ». Une personne qui tient la chose de bonne source, nous assure que la recette remporta le plus franc succès. A Thoiry, les deux convives mettaient un soin particulier à absorber une dose égale d'alcool pour bien se prouver leur réciproque loyauté.

Au début, ce fut le représentant du Reich qui prit les devants ; ensuite, maître Aristide eut à cœur de se délecter le premier, car bien que leurs verres se vidassent en un rythme parfaitement cadencé, cela ne signifiait point que les ministres attirés de deux grands pays eussent cru devoir lever le coude avec simultanéité en se regardant dans les yeux, comme on le fait chez nous où, en outre, l'on n'oublierait jamais de trinquer avant chaque nouvelle lampée. Toujours est-il qu'au deuxième flacon, ces Messieurs se sentirent transplantés dans ces sphères où, attendris et confiants, l'on se fait des confidences, où l'on reconnaît que tout n'est pas parfait en ce bas monde, et où, en un mot, l'on communique dans la plus complète bienveillance.

Depuis cette heure d'intimité historique pas côté à côté dans les bocages de Thoiry, Briand connaît à fond Stresemann comme Stresemann pénétré du regard son ami Briand. « Mais ajoutait celui-ci tout récemment d'un air désillusionné, « les ministres des affaires étrangères de grands pays, même lorsqu'ils n'ont pas, comme moi, de femme légitime à leurs trousses pour leur dicter des ordres, se trouvent poursuivis de tout un harem de politiciens, de publicistes, sans compter les coteries qui agissent dans l'ombre, les ordres du jour péremptores des partis réunis en séances plénières, ou les gestes significatifs des chefs de file, lesquels font, les uns et les autres, continuellement pression sur la conduite de la politique. » Et Briand rappelait à ce propos le fait que Stresemann au retour de Thoiry se penchait amicalement vers lui, en lui disant :

— C'est dommage que l'on ne puisse pas at